

LE GRILLON

(LÉGENDES BRETONNES).

ARCHANGE ET CAPUCINS

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y avait qu'une semaine qu'elle était sortie du couvent, et déjà elle avait trois amoureux ; mais des amoureux épris, véritables, et qui, tous trois, voulaient sa main.

C'est qu'Annie était belle, bien belle!... Ses yeux brillaient comme deux étoiles, son front était blanc comme du lait de vache noire, et ses joues étaient si fraîches, qu'une rose d'un jour paraissait terne au regard qui se détachait d'Annie ; ses che-

veux étaient souples et doux comme le velours de la bannière, sa bouche rouge et humide, pareille à une fleur de trèfle après la rosée ; et lorsque d'entre ses petites dents blanches et brillantes comme l'écume de la cascade s'échappait la musique de sa voix... oh ! alors, on se demandait depuis quand les fleurs parlaient autrement que par leur parfum, car sa voix était aussi douce que le chant des oiseaux saluant l'ange qui lance le soleil sur les nuages, alors que Dieu veut qu'il fasse jour.

Annie n'avait que dix-neuf ans, elle était *péneresse* (1), son père avait du bien, — sans compter que, dans les cinq années qu'elle avait passées au couvent à se polir et s'éduquer, elle avait appris le langage des gens de ville ; — et puis, au lieu de prier Dieu les mains jointes sur les grains d'un chapelet, l'air recueilli et les yeux levés au ciel, Annie avait un livre et tenait ses yeux baissés, attachés à suivre les écritures qui couraient sur les pages, ne disant à Dieu que ce qu'elle voyait et lisait dans son livre. Après tout, la jeune fille avait appris cela au couvent..

(1) Héritière.

N'est-ce pas ainsi que les prêtres prient et parlent à Dieu?...

Il faut croire que c'est la meilleure manière.

Si Annie était belle, jeune et riche, elle était aussi grandement fine et malicieuse, surtout envers les jeunes garçons.

C'était encore au couvent qu'on lui avait donné ce sentiment de malignité, et il avait grandi tant et si bien, que son caractère en était entouré et garni, tout autant qu'une branche d'églantier est entourée et garnie d'épines.

Le jour allait tourner en nuit, et la mère Lorget, occupée à mesurer une belle pièce de toile, commençait à avoir l'esprit inquiet de sa fille et de son troupeau.

Il y avait bien deux heures qu'Annie était allée au pré, afin de ramener les vaches, et rien ne paraissait... Aussi la fermière était-elle inquiète; elle chérissait si fort sa fille! et cela est juste et naturel, car, enfin, coupez le lierre qui couvre et embrasse un vieux mur, la ruine s'écroulera.

Son inquiétude devint si grande, que la brave et digne femme se trompa d'une aune.

Si vous voulez me suivre le long de ce petit

chemin, dont la poussière est blanche et épaisse, dont les fossés, recouverts de mousse, sont parsemés d'autant de marguerites, de violettes et de boutons d'or que le ciel a d'étoiles, vous verrez que la bonne et honnête chrétienne a bien tort de se chagriner ainsi.

Voyez dans cette prairie si calme et si verte, voyez comme elle rit, la jeune fille, en rassemblant ses vaches noires et rousses et ses génisses blanches.....

Ce sont les paroles de ce grand bel homme qui causent la joie de la malicieuse Annie...

Il lui dit : — Mon père est riche, je n'ai qu'un frère qui déjà est trop vieux pour prendre femme, de sorte que ce seront mes enfants qui hériteront de toutes les métairies, champs et argent comptant. Ma femme aura quatre bagues de noce en or fin, de beaux habits, des chambrières qui feront tout l'ouvrage, tandis qu'elle se mirera, dansera aux assemblées et apprendra des sonnes (1) nouveaux, que j'écouterai, le soir, à la veillée.

Annie ne riait plus, et quand le jeune garçon lui demanda :

(1) Ballades.

— Annie, ma belle maîtresse, voulez-vous être ma femme ?

Elle répondit :

— Ce soir, à dix heures, venez chez nous, mon père y sera ; s'il dit oui, et que ma mère le veuille, je serai heureuse de leur obéir.

En entendant ces douces paroles, Houanne baisa le cou de la jolie fille, et s'éloigna en disant merci à Dieu et à Annie.

La jeune fille sortit de la prairie, touchant ses bêtes devant elle.

Au coude du chemin, elle fut accostée par un second prétendant qui, un bras autour de sa taille, lui dit tristement :

— Annie, ma plus aimée, je vous en conjure, ne me laissez pas mourir ; — hélas ! vous êtes nécessaire à ma vie comme la pluie l'est aux laboureurs, le vent aux marins, le soleil aux fleurs.... Ah ! si vous saviez combien je vous aime !... comme vous seriez heureuse avec moi, ma vieille mère et mes deux sœurs !... soyez ma femme, Annie, ma chère âme, je vous en supplie?...

La jeune fille répondit :

— Venez ce soir chez nous, à onze heures, mon

père y sera ; s'il dit oui, et que ma mère le veuille, je serai heureuse de me laisser aimer...

Et elle s'éloigna, laissant Loys si ému dans sa joie, qu'il ne put que murmurer :

— Oh ! Annie !... mon amie !...

Elle continua sa route.

Déjà une grande moitié de la distance du pré à la ferme était franchie ; mais voilà que tout à coup la jeune fille jeta un petit cri d'effroi.

C'est qu'un homme venait de s'élancer par-dessus le fossé.

C'était Marc, son troisième amoureux.

Jeune, gai et turbulent comme un chien de chasse, aussitôt qu'il fut sur le chemin, il saisit la belle fille dans ses bras, l'assit bon gré mal gré sur le bord du fossé moussu, et lui dit d'une voix ferme et fraîche :

— Annie, il y a huit jours que je t'aime... ainsi donc, aime-moi, rien qu'un peu, juste ce qu'il faut pour me prendre pour mari ; car, une fois mariés, je jure aux saints du paradis et de la terre de t'aimer tant, et si bien, que ton amour, au lieu de s'envoler, comme c'est l'ordinaire, coupera ses ailes, et deviendra fort et puissant autant que le

mien;... et puis, ma douce, tu auras une belle jument blanche pour te porter aux offices, aux *pardons* et au marché... je t'accompagnerai partout, et malheur à qui te déplaira, car, foi de chrétien, je briserais les côtes à dix hommes, rien que pour te faire sourire.

— Oh ! holà ! doucement, Marc ; je ne suis pas assez méchante pour rire du mal que l'on fait aux créatures de monsieur le bon Dieu (1) !

— Eh bien ! ma belle héritière, pour me prouver que tu n'es pas méchante, sois ma femme ; dis, le veux-tu ?

Annie répondit :

— Viens à minuit chez nous ; à cette heure-là, mon père sera revenu de la ville, tu lui demanderas ma main... S'il dit oui, et que ma mère le veuille, ce sera avec plaisir que je monterai sur ta jument blanche.

— Oh ! merci, merci, ma belle rose, ma jolie fleur de mai !...

— Jésus ! le méchant ! il m'a fait mal à la joue,

(1) Pas un paysan, en Bretagne, pas un prédicateur ne dira : Dieu, mais bien : *Monsieur le bon Dieu, madame la Vierge Marie.*

s'écria la jeune fille, qui s'en courut après son troupeau...

— Ah ! ma fille, voilà la dernière fois que tu vas chercher les vaches !... Tu restes si longtemps, méchante petite !... Il était temps d'arriver, car ton père allait partir à ta rencontre.

Et la mère Lorgeret sourit à sa fille, lissa ses cheveux et redressa sa coiffe tant soit peu chiffée.

— Mais qu'as-tu ? mon cœur, tu as l'air encore plus joyeux que de coutume.

— Je vais vous le dire, ma mère ; venez seulement dans la maison, car c'est un mystère.

— Un mystère ! répéta la fermière, que la curiosité rajeunit, et qui s'élança sur les pas de sa fille.

Quand elles furent arrivées dans la salle, chambre à coucher et cuisine de la ferme, Annie verrouilla la lourde porte, s'assit près du feu (en Bretagne, les soirées de mai sont froides), et dit à son père et à sa mère, qui, les yeux surpris et la bouche béante, attendaient sa révélation :

— Il est huit heures ; dans deux heures on frappera à la porte... ce sera Houanne, mon premier amoureux, qui viendra vous demander ma main...

Une heure après, on frappera de nouveau, ce

sera Loys, mon second amoureux, qui viendra vous demander votre fille...

Les époux Lorgeret s'entre-regardèrent avec ébahissement, voulurent parler, mais la jeune fille ne leur en laissa pas le temps.

Elle continua :

— A minuit, on frappera encore...

Cette fois ce sera Marc, mon troisième amoureux.

— Bonté divine ! s'écria la mère ; sont-ils donc devenus fous ?...

— Par les reliques de mon patron ! s'écria le père, est-ce une heure à venir demander une fille honnête à ses parents ?... Voyons, Annie, qu'est-ce que cela veut dire ?...

— Cela veut dire, répondit la jeune fille, que c'est moi qui leur ai dit de venir à ces heures-là ; de plus, j'ai dit à chacun d'eux en particulier, que si vous, mon père, et vous, ma mère, le vouliez bien pour gendre, je serais heureuse de devenir sa femme.

La mère Lorgeret voulut parler ; mais son étonnement était si grand, qu'elle ne put que bégayer quelques mots sans suite.

— Tonnerre de Brest (1)! s'écria l'homme en frappant du poing sur son escabeau de hêtre; voilà ce que c'est que de mettre une fille au couvent!... Dieu de Dieu! me voilà pourtant forcé de faire insolence à deux de ces richards-là; car, comme dit la chanson du pays là-bas :

Il y en a trois qui veulent ma fille,
Il y en a deux qui ne l'auront pas.

— Allons, malicieuse élève de cotillons noirs, dis-moi, au moins, lequel est ton mignon?...

La jeune fille partit d'un éclat de rire, et haussant les épaules, répondit :

— Jésus! tout de même, êtes-vous donc peu esprité! Comment! vous ne voyez pas que c'est pour me divertir et m'amuser d'eux?...

Puis elle ajouta, d'une voix douce et avec un regard câlin :

— C'est qu'elle s'ennuie bien, allez, votre pauvre Annie!... Au couvent, elle s'amusait... oh! elle s'amusait beaucoup... Mais ici, elle est triste, toujours triste;... pauvre petite Annie!...

(1) Juron répandu dans toute la Bretagne, et faisant allusion au tonnerre des canons placés le long de la rade de Brest.

laissez-la rire un peu, elle n'a que dix-neuf ans.

— Que les lutins m'empoignent, si cette petite ne me fait rire et pleurer à sa volonté!... Il faut avouer que l'on apprend de bien belles choses au couvent!... qu'en dis-tu, ma femme?

— Ma foi, mon homme, je dis qu'il faut la laisser se divertir; car, de vrai, elle doit s'ennuyer, notre jolie petite Annie...

— Eh bien! divertis-toi, ma fille. Par exemple, arrange-toi avec tes amoureux comme tu l'entendras, je ne veux plus m'en mêler.

— Et c'est tout ce que je vous demande, mon cher père.

Et Annie se leva, souriante et satisfaite.

— Maintenant, je vais aller mettre des draps blancs sur le lit du petit cabinet où je couche; vous dormirez là pour cette nuit, car je veux être seule ici...

Et comme les deux bonnes gens paraissaient vouloir manifester un signe d'étonnement.

— Il faut que cela soit ainsi pour le tour que je vais leur jouer, ajouta-t-elle.

La jeune et vive Annie ne fut pas longue à faire le lit de son père et de sa mère, qu'elle pria de se

retirer de suite, afin d'être libre de recevoir ses trois amoureux à sa volonté.

Les deux époux, subissant sans s'en douter le moins du monde, l'influence de la petite espiègle, se levèrent, et au moment de se retirer dans le cabinet d'Annie, lui recommandèrent la prudence, pas trop de méchanceté, et la vieille mère, se penchant à l'oreille de sa fille, lui dit tout bas :

— Tu me conteras tout cela, au moins, n'est-ce pas, Annie?...

La jeune fille fit un signe qui, sans doute, signifiait oui, car la curieuse chrétienne se retira satisfaite.

Annie resta seule dans la vaste pièce, dont le silence ne fut bientôt plus troublé que par le ronron d'un gros chat roux, allongé sur les cendres, la queue repliée, les pattes tendues, et dont les gros yeux verdâtres et d'un éclat phosphorique semblaient s'allumer à la lueur des tisons qu'il regardait avec autant de complaisance et d'amour, qu'une mère en met à regarder le berceau dans lequel dort son enfant, — un braconnier sa carabine, — une vieille fille son miroir. — On entendait encore le faible gloussement d'une poule cou-

veuse, qui était venue, l'effrontée, faire son nid dans l'armoire de la pénéresse.

Enfin, dix heures sonnèrent.

La jeune fille répondit à cette voix du temps par un sourire et un bond de joie.

Puis, avec une rapidité qui faisait assez voir qu'elle avait vécu dans la compagnie des nonnes, son joli et frais visage devint triste comme celui d'un saint de pierre, son regard se mouilla, et la malicieuse donna le dernier coup de pinceau à sa tristesse feinte, en ôtant l'épingle qui retenait les longues bandes de sa coiffe (1), en ébouriffant ses bandeaux.

Et, comme si ce n'était pas assez, savez-vous ce qu'elle fit?...

Vrai, cela est mal; je pense même que c'est un péché: elle alla à la buie, se versa de la belle eau claire dans le creux de la main, et vint s'asseoir sur son petit banc de bois.

En ce moment, on frappa deux coups à la porte.

Aussitôt, la méchante Annie pencha sa belle

(1) Dans tout le département des Côtes-du-Nord, les bandes de coiffes pendant sur le dos sont un signe de deuil.

tête en arrière, leva au-dessus de son visage la main qui contenait de l'eau, et dit, d'une voix étouffée :

— Entrez, Houanne, entrez !

C'était lui.

En s'approchant de la jeune fille, le bel amoureux vit que de belles et grosses larmes roulaient doucement sur le duvet de ses joues, et il lui demanda :

— Annie, ma joie, pourquoi pleurez-vous ?

Se cachant le visage dans ses deux mains, elle s'écria, d'une voix heurtée par les sanglots qui faisaient frissonner ses épaules :

— Hélas ! hélas ! pourquoi ne suis-je pas trépassée avant ce terrible moment !...

— Vous voudriez être morte, morte ! vous, Annie !... Mais, qu'est-il donc arrivé ?... Qui d'entre vos proches est mort, que votre coiffe est en deuil ?...

— C'est mon père qui est mort !

— Alors, nous ne pourrons pas nous marier avant six mois ! s'écria le jeune homme, égoïste comme le sont les amoureux.

Et il reprit :

— Cela est triste, Annie ? mais, que voulez-vous ? ce n'est que pour mourir que nous vivons.

— Je le sais, répondit-elle, toujours sanglottant, aussi, n'est-ce pas pour cela seul que je pleure si fort.

— Pour l'amour de Dieu, Annie, faites que votre douleur se calme, et dites-m'en la cause tout entière.

— Eh bien ! oui, je vais vous la dire.

La jeune fille releva la tête, passa le revers de sa main sur ses yeux, comme pour essuyer des larmes, qui ne coulaient pas.

— Oui, vous allez tout savoir ; car, enfin, cela vous regarde, Houanne, puisque vous m'aimez, puisque, bientôt, je serai votre femme.

Un baiser et un doux regard furent le remerciement du crédule garçon.

Annie continua :

— C'est en revenant de la ville que mon pauvre père est mort ; mais, Jésus, mon Dieu, son âme était en état de péché ; le démon l'a prise et jetée dans les enfers. Vite, monsieur le recteur (1) est venu, et ma

(1) Recteur, curé. — En Bretagne, toutes les classes de la société emploient ce mot : les prêtres entre eux s'appellent plus volontiers monsieur le recteur que monsieur le curé.

bonne mère lui a demandé que faire pour que le corps de son pauvre homme fût préservé des attaques du mauvais esprit, et monsieur le recteur lui a répondu que, pour que le corps du défunt restât en paix et descendît tranquillement dans la terre, il fallait de suite le faire transporter à l'église, qu'il ne quitterait que pour sa dernière promenade au cimetière. Aussitôt, ma mère a fait mettre les six chevaux à la plus grande de nos charrettes, des draps sur les chevaux et sur la charrette, le corps de défunt mon père dedans, et ils sont partis..... Moi, je suis restée ici ; je vous attendais, Houanne, car j'ai besoin de vous, et j'espère que vous êtes prêt à faire ce qu'il me plaira de vous ordonner.

L'amoureux Houanne répondit à la belle pénesse :

— Je serai heureux et fier de vous servir ; car si mon âme est à monsieur le bon Dieu, mon cœur et mon corps sont à vous, ma douce reine Annie.

— Merci, je dis à vous, Houanne... Et maintenant, écoutez bien ce que vous aurez à faire : — Je vais vous donner une bouteille d'eau sainte, une branche de buis béni, et vous irez sous le portail de notre église ; vous passerez la nuit là ; et si le

diable se montre à vous et veut entrer dans l'église, trempez votre buis bénit dans l'eau sainte, aspergez-en le diable, et, à l'instant, il sera contraint de quitter la place.

— Ah ! s'écria le Breton, vous avez bien fait de compter sur moi ; car j'accepte avec grand plaisir ; et si l'homme cornu se présente, puissance de Dieu ! laissez faire, il recevra sur sa peau roussie une telle averse de pluie bénite, que, de suite, il sera forcé de se renfoncer dans le ventre de la terre.

— C'est un immense service que vous allez me rendre, Houanne, et je ne l'oublierai jamais. — Tenez, la nuit sera froide, enveloppez-vous dans cette couverture de laine blanche et buvez ce verre de liqueur ; vous la trouverez bonne, c'est moi qui l'ai faite.

Le pauvre garçon prit la couverture, but le verre de liqueur, et dit à la jeune fille :

— Confiance ! ayez confiance, mon Annie.... j'aurai du courage, je penserai à vous.

Puis il s'élança hors de la maison, et disparut bientôt des regards de la jeune fille.

La méchante n'eut que le temps de se faire des larmes nouvelles, car Loys entra.

Avant que la porte fût refermée, elle s'écria d'une voix déchirante :

— Le malheur est ici !... mon père est mort !

Le jeune homme pâlit, et, voyant couler les larmes d'Annie, lui aussi il pleura.

— Eh ! mon Loys, ce n'est pas parce qu'il est trépassé, que toute ma joie s'en va en pleurs, mais bien parce que sa pauvre âme est damnée, que son corps est sous le portail de l'église, et qu'enfin, il sera enterré presque en cachette, sans que personne ne le voie et n'aille à son enterrement.

— Mon Jésus-Dieu, cela est horrible !... Mais que faire, bonté du ciel, que faire ?...

— Je vais vous le dire, Loys, et si vous m'aimez comme je vous aime, vous le ferez.

— Sauf vous faire du mal, ma belle maîtresse, je suis prêt à faire tout ce que vous me commanderez.

— Alors, écoutez-moi.

— Je vous écoute ; parlez, ma douce Annie.

— On a porté le corps de mon défunt père sous le portail de notre église, croyant que le diable, n'osant pas marcher sur la terre que les tombes rendent bénie, le laisserait en repos. Mais le diable

est malin, chacun le sait, et moi j'ai peur que, malgré les cierges qui brûlent dans le chœur de l'église, malgré les statues de saints qui garnissent le portail et l'eau bénite dont est mouillé son suaire, le démon ne triomphe par ruse et n'emporte le corps de mon pauvre vieux père; tandis que s'il était ici, là, dans ce lit, par la Vierge, je ne le laisserais pas prendre!...

— Vous voulez donc que j'apporte le mort ici?

— Oui, Loys, oui; car on saura que mon père aura été enterré en cachette, sans parents, sans amis... et plus tard, Loys, on dira, en montrant nos enfants : — C'était leur grand-père!... Et les enfants des plus pauvres s'éloigneront de leurs jeux; pas une femme ne voudra de leur amour.... ils seront seuls, toujours seuls dans la vie;... et, alors qu'ils seront morts, personne ne marchera derrière leurs châsses, personne n'ira pleurer sur leurs tombes!.....

Elle se tut.

Le jeune homme, qui sanglottait, s'approcha bien doucement d'Annie, et lui pressant la main :

— Ne pleure plus, Annie, mon amour, ma femme, ne pleure plus, car nos enfants ne seront

ni méprisés, ni seuls dans la vie;... je cours au portail, et si le mort y est, je te jure de te le rapporter sur mes épaules, et bien hardi celui qui voudrait s'y opposer... Ne suis-je pas fort de ma force et de l'amour d'Annie?...

Ce disant, il voulut se retirer, mais la jeune fille le retint et lui dit :

— Vous avez mis vos beaux habits des dimanches, et je vous en remercie, Loys; car c'est pour me faire honneur; mais je ne veux pas que vous les gâtiez dans le brouillard de la nuit... laissez-moi vous mettre ce manteau.

La rusée créature le revêtit alors d'une peau de vache ayant encore et ses cornes et sa queue.

Après qu'elle l'eut mise et attachée de façon que les cornes fussent bien sur le haut de la tête du jeune homme, la queue au bas de son dos, elle lui dit :

— Peut-être que le mauvais génie fera regarder, bouger et parler le cadavre de mon père, comme s'il avait vie, mais que cela ne vous empêche pas de faire ce que votre Annie vous demande.

— Comptez sur moi comme sur vous-même, répondit l'honnête garçon, qui, le cœur touché des

paroles d'Annie, les yeux humides de pleurs, ne se doutant nullement qu'il portait cornes et queue, sortit de la maison.

Bientôt le bruit de ses pas s'éteignit dans le silence de la campagne endormie.

Cette fois, la jeune fille attendit plus longtemps. Peu à peu, ses paupières devinrent lourdes, son regard se voila, et sa petite bouche s'ouvrit malgré elle. Annie bâilla, et cela lui était bien permis, car jamais elle n'avait veillé si tard, si ce n'est pour les messes de minuit, au couvent; messes pendant lesquelles elle dormait si bien, bercée par les voix nasillardes, par le parfum de l'encens et les lueurs tremblottantes des cierges.

Annie dormait donc la tête penchée sur sa ronde épaule, les mains presque jointes et assise sur son petit escabeau, lorsque la porte s'ouvrit, donnant passage à Marc, son troisième prétendant.

Il resta immobile, contemplant le charmant visage de la jolie dormeuse, que la lumière de la flamme caressait amoureusement, et que le charrou reluquait, interrompant son monotone chant de bien-être par de profonds soupirs, comme s'il regrettait, le mauvais sujet, de n'être qu'un chat !

A la vue d'une belle fleur, qui s'éloigne ?

Personne.

Or, les femmes et les fleurs sont sœurs.

Marc s'approcha donc, s'approcha bien près, car il serra doucement les genoux de la jeune fille.

Annie s'éveilla ; ses grands yeux se fixèrent sur Marc, et la mémoire lui revenant, elle lui dit :

— Tu sais le malheur arrivé à mon pauvre père ?... Hélas ! qui s'en serait douté, en le voyant, hier, partir pour la ville ?

— Que Lucifer prenne ma peau, si je sais le malheur arrivé à ton père, ma jolie Annie ?

— Alors, je vais te le dire, Marc ; d'autant mieux que je pense que tu voudras bien venir en aide à ta petite ménagère.

— Écoute :

— Il était allé à la ville acheter du fer, et ils'en revenait, lorsqu'en montant la rue au coin de laquelle on élève une si haute maison, tu sais bien, Marc?...

— Oui, oui ; continue, ma belle héritière.

— Eh bien ! comme il passait au pied de la maison, ne pensant à rien, le pauvre chrétien, si ce n'est à la bonne qualité du fer qu'il venait

d'acheter, voilà qu'une grosse et lourde ardoise lui est tombée sur le haut du bras gauche, et le lui a brisé en tant d'endroits, que le médecin, qui demeure dans la rue, a été forcé de le couper de suite.

— Allons, allons, fit le jeune homme, il faut avouer qu'un malheur arrive aussi vite au pauvre monde qu'une ondée de grêle dans le mois de mars... Et comment est-il depuis l'opération ?

— Ma foi, Marc, si tu ne me viens pas en aide, je pense qu'il sera mort avant demain soir.

— Ah çà ! mais, Annie, je crois que tu n'es pas bien éveillée ?

— Écoute-moi, Marc, et tu verras si je dors. Ma mère est allée, comme de raison, voir son homme, et, tout à l'instant, il est arrivé ici un garçon qui venait de sa part m'apporter le bras de mon père.

A ces mots, Marc, d'agenouillé qu'il était, se relevant tout à coup, s'écria :

— T'apporter un bras coupé... un morceau de chrétien !... Mais, Annie, pourquoi donc faire ?...

— Mon Dieu, Marc, laisse-moi parler, et tu le sauras. Mon père a dit à ma mère : — Si tu veux que je vive, hâte-toi, femme, de faire porter mon

bras chez nous, et fais dire à Annie, qu'avant lever du jour prochain, il faut, si l'on tient à ma guérison, qu'elle, ou quelqu'un en qui elle ait confiance, prenne mon pauvre bras, et aille le cacher dans la terre sainte qui entoure la chapelle de Saint-Jean-de-Vérité. Alors, je suis restée à t'attendre, Marc; car, faire deux lieues dans la nuit noire, Jésus-Dieu ! j'en serais bien malade !... Cependant, si tu me refuses, il faudra que j'aille... et j'irai.

— Oh ! tu n'iras pas, mon Annie, répondit tendrement le jeune homme; non, tu resteras là, mon ange du paradis; car j'irai, malgré le drôle d'effet que cela me fait de marcher dans la nuit sombre... j'irai, oui, mon Annie, pour ton père, et surtout pour toi !

— Dieu te récompensera, et moi aussi, Marc.

Ce disant, la jeune fille alla ouvrir une armoire, y prit un long paquet blanc et le remit à son amoureux en disant :

— Le voilà, ce pauvre bras mort, prends-le; et quand tu seras arrivé à la chapelle, mets-toi à genoux, dis un *Ave Maria*, puis ôte le linge qui entoure le bras, car il ne faut rien entre sa peau et

la terre bénite..... c'est mon père qui l'a dit.

Marc se signa et tendit sa main qui tremblait avec force en recevant ce singulier dépôt.

Puis il s'enfuit.

Déjà il était dans la cour de la ferme, lorsque la malicieuse créature lui cria :

— Que Jésus, la sainte Vierge et tous les anges te protègent, mon pauvre Marc!... car on dit que l'homme assassiné sur la route où tu vas, sort la nuit, de terre, pour guetter ceux qui passent,... et à celui qu'il attrape, malheur ! malheur!...

Annie frappa juste.

Le pauvre esclave d'amour pâlit horriblement à ces paroles, ses jambes devinrent tremblantes, et cependant il continua à s'enfoncer dans l'ombre de la nuit.

— Ce n'est pas sans peine, murmura Annie, en refermant la porte, dont elle tira le verrou;... mais, enfin, la farce est jouée, et le soleil de demain fondra leurs amours. Oh! je les écarterai tous ces niais, ces pâtes de maris, et à la fin, il faudra bien que mon bonhomme de père me donne à celui qui a avalé la clef de mon cœur... ou, s'il refuse toujours, eh bien! je resterai vieille fille!...

Mais non, il faudra qu'il suive le sillon que j'ai creusé devant lui, et il le suivra, car au bout est celui que j'aime, celui qui sait lire dans les livres où je lis, celui qui, ce soir, aurait bien ri de mes ruses, car il connaît cela, lui. Ne venait-il pas souvent chez l'aumônier du couvent où j'étais?... Ah! mon cher père! vous ne le voulez pas pour gendre, parce que votre père était laboureur, que vous l'êtes, et que lui ne l'est pas!

Mais, pauvre mal instruit, la rose, avant d'être rose, n'était qu'une petite fleur des champs!... ce n'est qu'en cultivant les fleurs que le parfum leur vient!

J'épouserai Léon, le fils du notaire, et mes filles deviendront des femmes de gentilshommes, je le veux, et cela sera! Ah! mon père! non content d'avoir une Bretonne pour fille, vous l'avez laissée cinq années au couvent!... ma foi, ce n'est pas ma faute, tant pis pour vous!...

Il y avait longtemps que Houanne, le premier amoureux, adossé à l'un des piliers faisant angle,

attendait sous le portail de l'église, enveloppé dans sa couverture blanche.

Il tenait toujours d'une main ferme sa bouteille d'eau bénite.

Cependant, il faut bien le dire, le Breton fatigué par la course rapide qu'il venait de faire, ne résistait plus que faiblement au sommeil qui l'envahissait. — Ses yeux se fermaient malgré lui.

De son côté, Loys traversant le cimetière, vint, toujours revêtu de la peau de vache, s'arrêter à l'ouverture du portail.

En ce moment, la lune apparaissant derrière les nuages, il put voir un grand corps qui, enveloppé de blanc, avait tout l'air d'un mort revêtu de son linceul.

Après s'être signé par sept fois, sans doute pour chasser les sept péchés capitaux, Loys s'appretait à franchir la distance qui le séparait du prétendu cadavre, lorsque celui-ci, pour combattre le sommeil qui l'accablait, fit un dernier effort, et ouvrit ses deux yeux bien grands.

O terreur! là, devant lui, à quelques pas, se tenait un être infernal, aux regards brillants, dont

la tête était ornée de cornes magnifiquement terribles !

La frayeur du malheureux Houanne fut si inattendue, si violente, qu'il en oublia complètement sa mission ; pour comble d'infortune, les doigts qui serraient le goulot de la bouteille se détendirent, et elle alla se briser en mille éclats sur les pierres du parvis.

Houanne jeta un long cri de désespoir.

Un cri d'effroi lui répondit.

Car Loys, saisi d'épouvante à l'aspect de ce mort qui bougeait et criait aussi bien qu'un vivant, avait pris la fuite.

Mais voilà que Houanne, dans son désespoir, s'étant écrié par trois fois :

— Annie ! Annie ! Annie !

Loys, convaincu que le mort lui lançait ce nom pour lui reprocher son abandon, revint aussitôt sur ses pas, criant à tue-tête :

— Je ne m'en vais pas ! Je ne m'en irai plus ! Je vais t'emporter !...

Et il s'élança sur le mort vivant.

Si l'attaque fut ferme et vigoureuse, la défense le fut aussi ; car, pendant quelques moments, la

victoire resta indécise ; mais, enfin, elle se décida en faveur du croissant cornu.

Bientôt après, Loys sortait du jardin des morts, emportant sur ses épaules le corps de Houanne, qui, étourdi d'un coup de poing sur le crâne, restait immobile et enroulé dans sa couverture blanche.

Le chemin était long, le fardeau lourd. Loys prit à travers les champs ; mais bientôt il s'en repentit, car il fallait qu'il passât sur un pont, et ce pont était étroit, étroit... il était fait d'une moitié d'arbre.

Cependant il ne voulut point revenir sur ses pas ; et, prenant bien ses précautions, il s'avança sur ce dangereux passage.

Déjà il était parvenu presque à la moitié, quand Houanne, revenant de son évanouissement, fit un vigoureux soubresaut, et tous deux tombèrent, avec un hurlement d'épouvante, dans la rivière.

Loys put se retenir aux herbes du bord, mais Houanne, que la maudite couverture entourait comme le blanc d'œuf entoure le jaune, roula avec le courant de la rivière, et disparut bientôt.

Debout sur le bord de l'eau, Loys restait anéanti,

désolé, tremblant de froid, car, des pieds à la tête, il ruisselait.

— Hélas! hélas! murmurait-il, que faire, maintenant que j'ai laissé tomber dans la rivière le corps du père de ma bien-aimée! Annie, pour sûr, va m'ôter son amour! Si je lui disais, qu'avant mon arrivée-au portail, le diable avait emporté le bon-homme?... Mais non, je ne dirai pas cela, car ce serait un énorme mensonge, et Dieu me punirait, peut-être même le diable... Qui sait?...

Et le pauvre amoureux transi, car ses dents s'entrechoquaient, poussant un gros soupir, prit le chemin de sa demeure.

Mais voilà que deux hommes qui passaient, s'arrêtèrent non loin de lui, puis s'enfuirent en criant à tue-tête :

— Que les saints nous protègent! c'est le démon! le grand diable!... car son corps reluit comme du feu,... et puis il a des cornes!... le diable!... le diable!... le diable!...

Le malheureux Loys les entendit, et, partageant leur terreur, il se mit, lui aussi, à courir après les deux voyageurs, qui, entendant derrière eux des pas précipités, redoublèrent la vitesse de leur

course, criant d'une voix folle d'épouvante :

— Le diable!... le diable!... le diable!...

Loys ne s'arrêta que devant la porte de sa maison, où il entra aussi trempé de sueur que d'eau.

Une de ses sœurs, qui ne dormait pas, le vit au clair de lune, et, apercevant ce qui lui surmontait la tête, elle s'évanouit de peur.

Au bruit que fit la porte en se refermant, la vieille mère de Loys s'éveilla; mais elle n'eut pas peur, elle, tant il est vrai qu'une mère reconnaît toujours son fils, même quand il a des cornes.

Marc, le troisième amoureux, marchait, marchait. Il fallait que son amour pour la belle Annie fût bien fort, car, quoique les ombres qui, la nuit, dansent à la clarté du soleil des loups, lui eussent donné la fièvre; quoiqu'il lui semblât que le bras mort qu'il tenait sous le sien, était vivant et s'agitait dans les tortures de l'agonie; quoique sa pauvre tête fût toute troublée par le mugissement du vent d'hiver dans les grands arbres; quoique la terre qu'il foulait, l'oiseau qui passait, l'air

qu'il respirait, lui répétaient sans cesse les derniers mots d'Annie :

— Malheur! malheur! malheur!

Il marchait, marchait si vite et si bien, qu'avant la fin de la nuit il était à la chapelle de Saint-Jean-de-Vérité.

Brisé de fatigue morale plutôt que de fatigue de corps, Marc s'agenouilla sur la terre humide, dit un *Ave Maria*, puis, comme le lui avait recommandé la jeune fille, il se mit à enlever le linge qui enveloppait le bras coupé.

Mais, ô surprise! ô rage!

Le bras qu'il avait apporté avec tant de précaution et de dévouement,... c'était un morceau de bois de tilleul!...

Pour se fondre, l'amour de Marc n'attendit pas le rayon de soleil.

Lançant au loin le prétendu bras avec son enveloppe, il s'écria :

— Ah! Annie, tu t'es moquée de mon amour, de ce beau sentiment qui fleurit dans le cœur!... tu t'es jouée de Marc! Ah! prends garde, jeune fille, prends garde!... Ne sais-tu pas que le cœur

de l'homme dont l'amour est dédaigné, ne bat plus que pour la vengeance?...

Et Marc, oubliant la nuit et les frayeurs qu'il avait eues en venant, retourna de suite chez son père.

Il faut croire que la haine est plus forte que l'amour, puisque sa présence chasse la superstition et la peur du diable,... même du cœur d'un Breton!...

La soirée du dimanche touchait à sa fin; l'église était déserte; mais les cabarets étaient pleins de vieillards qui buvaient et parlaient d'un temps qui n'était plus, — de jeunes garçons qui jouaient aux dominos ou causaient maîtresses, récoltes, danses, marchés faits ou non conclus; sur la place de verdure, de l'autre côté de l'église, se promenaient les jeunes filles qui, souriantes et fraîches comme le gazon émaillé qu'elles foulaient, lançaient des regards vifs et malins aux jeunes hommes qui les suivaient de près ou de loin, selon les droits accordés par leurs jolies maîtresses ou promises.

Tout au bout du placis et loin de la foule, se

promenait un homme; il était seul et soucieux.

Sa solitude ne fut pas de longue durée, car un jeune garçon l'ayant aperçu, se dirigea aussitôt de son côté, et lui dit, en lui frappant sur l'épaule :

— Eh bien! Marc, tu ne vas pas conduire ta jolie maîtresse Annie?

Marc allait répondre, lorsqu'un deuxième interlocuteur s'écria, en serrant cordialement la main de celui qui, le premier, avait abordé Marc :

— Comment! mais tu ne sais donc pas qu'Annie la péneresse va retourner chez elle, que tu restes là comme un conscrit, mon cher Loys?...

— Il y a huit jours, répondit Loys, que tu serais bien gardé de m'en faire souvenir. Que t'est-il donc arrivé à toi aussi, mon brave Houanne?

— Ce qui m'est arrivé! Dieu du ciel! rien que d'y penser, les cheveux m'en dressent sur la tête!... Quand je pense que cette fille, que les lutins confondent! est cause que le diable m'a donné une roulée de coups et m'a jeté dans la rivière, où je serais encore, sans le secours d'un vieux pêcheur d'anguilles.

Loys l'écoutait avec surprise; son front s'était

plissé, et sa bouche comprimait avec peine un sourire... Il allait hasarder une question, quand Marc dit avec amertume :

— Et à moi!... damnation et cécité (1)!... à moi, que n'a-t-elle pas fait? Ne s'est-elle pas, la misérable, moquée de mon amour, de mon courage?... Pour lui être agréable, j'ai refoulé au fond de ma poitrine des idées, des croyances, enfin, qui me sont venues avec la vie et qui ne me quitteront qu'avec elle... Eh bien! pour Annie, j'étais parvenu à les étouffer pendant toute une nuit;... mais Jésus et mon patron savent ce qu'il m'en a coûté... et la preuve, c'est que je n'ai quitté mon lit qu'aujourd'hui. Ah! c'est que j'ai été malade, bien malade depuis cette maudite nuit de lundi à mardi dernier.

Ici, il fut interrompu par un retentissant éclat de rire de Loys, qui, lorsqu'il put parler, s'exprima ainsi :

— Mais, mon pauvre Houanne, c'est moi qui t'ai éreinté de coups de poings!... Justement, j'avais sur la tête des cornes de vache, et je te jure

(1) Exclamation de colère très-répandue en Bretagne.

que c'est moi, et non le diable, qui t'ai jeté dans cette rivière où tu as manqué périr!

Houanne devint pâle, ses dents se serrèrent, son regard devint menaçant.

Marc, s'apercevant que le Breton commençait à entrer en colère, les interrompit.

— Alors, mes camarades, je vois qu'il y a quelque chose là-dessous, et si vous vouliez venir vous asseoir sur ce banc, là-bas, contre la haie d'aubépine, chacun de nous conterait son aventure tout au long.

Un instant après, nos trois jeunes hommes étaient assis sur le banc adossé au talus, lequel talus était surmonté d'une épaisse haie d'aubépine en fleurs.

Chacun des pauvres éconduits conta sa mésaventure, et souvent leurs récits furent interrompus par de bruyantes exclamations et de joyeux éclats de rire.

Seul, Marc, le plus joyeux des trois, semblait avoir perdu sa gaieté habituelle, car il ne sourit pas une seule fois...

C'était la soif de la vengeance qui éteignait sa

gaieté, car tout à coup il s'écria d'une voix sinistre :

— Libre à vous de plaisanter, de rire, mais moi, je ne retrouverai le contentement que lorsque je me serai vengé..... Ah! vous êtes lâches!... lâches comme des Anglais (1)!... Vous ne vous vengez pas!

— Eh bien! vengeons-nous! crièrent les Bretons; —vengeons nous!

Parle, Marc, nous t'écoutons!...

Longtemps, longtemps ils restèrent à causer et à combiner leurs plans de vengeance; puis ils se levèrent, se serrèrent la main, et tous trois se séparèrent satisfaits.

Alors l'aubépine fleurie s'écarta doucement, et une tête noire et bouclée comme la robe d'un mouton, parut dans l'ouverture des branches.

C'était un beau jeune homme. Son œil vif et rusé suivit Marc, qu'on apercevait encore; dans

(1) Lâches comme des Anglais! est un terme du plus profond mépris très-usité parmi les habitants des côtes, et dont nous regrettons de ne pouvoir, malgré de nombreuses recherches, déterminer l'origine.

un sourire, il montra ses dents blanches, tandis qu'il murmurait :

— Merci à toi, Marc, merci! car je te devrai le bonheur! Vrai Dieu! ce rustre est plus rusé que moi!... que moi, le fils d'un notaire de campagne, le neveu d'un aumônier de communauté!... Dans quel siècle vivons-nous donc!... Mais patience, patience, rira bien qui rira le dernier!....

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

Les domestiques de la ferme du père Lorgeret venaient de se retirer; — il était tard; — Annie achevait la lecture d'une complainte bretonne, et sa mère l'écoutait, en filant sa dernière doite de lin.

Quant au père Lorgeret, il se déshabillait derrière une grande armoire qui, placée près du lit conjugal, servait de parc-à-pudeur.

En ce moment, on frappa doucement à la porte.

La fileuse tressaillit, et demanda :

— Est-ce toi, Marie-Jeanne?

Une voix nasillarde répondit :

— Ce sont deux pauvres pères capucins qui se rendent en pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, et demandent abri jusqu'au jour.

La mère Lorgeret se hâta d'aller ouvrir aux deux capucins qui, à peine entrés, glapirent à la fois :

— Que Dieu le Père, Jésus, la Vierge, les Saints, Saintes et Archanges, jettent sur vous et sur votre maison des poignées de grâces et de bénédictions!....

— A vous je souhaite pareillement, bons pères capucins; mais asseyez-vous là, pendant que ma fille et moi allons vous préparer à souper.

— Vous avez bien de la bonté, ma chère sœur; mais ne vous donnez pas cette peine, ce serait inutile, car nous ne mangeons que ce qu'il plaît à Dieu de nous envoyer de son saint paradis.

— Et cela ne vous fait pas mal à l'estomac de manger toujours froid? demanda Annie d'une voix légèrement moqueuse...

— Mon enfant, répartit l'un des capucins, sur le ton d'un canard enrhumé, ce qui nous vient d'en haut se cuit au soleil, et cette chaleur se con-

serve longtemps, car nous sommes presque toujours obligés de souffler sur les mets que Dieu nous donne.

— Puisqu'il en est ainsi, va, ma fille, dire à la servante de préparer un lit dans la grange, afin que ces saints pèlerins aillent se coucher, car ils doivent être bien las de leur longue route.

— Excusez-nous, ma sœur; mais il y a dix ans que nous ne nous sommes étendus sur un lit, et si vous voulez bien nous permettre de passer la nuit, là, sur la pierre du foyer, nous prions Dieu pour vous.

— Faites à votre idée, dignes frères capucins.

La fermière prit un grand balai de genêts verts, et balaya avec soin le large foyer pendant que la jeune fille, cassant du fagot, disait aux pèlerins :

— Il vous faudra faire grande attention, car, Sainte Vierge, si vous alliez tomber dans le feu, tout endormis!

— Nous ne sommes jamais tombés, dit l'un des capucins, si ce n'est une fois dans une rivière, mais c'était par la méchanceté d'une personne qui, tôt ou tard, en recevra le châtement.

— Et ce sera juste, dit la jeune fille. — Mes bons pères, faites-moi place, afin que je mette du bois dans le feu.

— Non, non, s'écrièrent les deux capucins, nous vous serons même obligés de jeter de la cendre sur la braise, car il nous est défendu de nous chauffer.

— Ah ça ! s'écria la mère Lorgeret avec admiration, vous voulez donc monter tout vivants dans le paradis !

— C'est sûr que ça leur arrivera, dit le père Lorgeret de son lit.

— Allons, femme, viens te coucher, et laisse les bons pères passer leur nuit à leur volonté.

— Tu as raison, mon homme, j'y vais.

Puis, s'adressant à sa fille :

— Allons, Annie, allons, ma fille, va-t-en chez toi.

— Oui, tout de suite ; je n'ai plus qu'à ramasser mon livre. — Là, c'est fait. — Bonsoir, ma mère ; à vous tous bonne nuit.

Et la jolie Annie se retira dans son petit cabinet.

Jésus Dieu ! disait la mère Lorgeret à son époux, c'est bon signe que ces deux capucins soient justement venus ici demander l'hospitalité ; car, enfin, ce sont des espèces de saints ;... tu ne crois pas, mon homme ?...

— C'est aussi mon sentiment ; mais, tais-toi, femme, j'ai grand besoin de dormir.

Et le silence régna dans l'appartement de la ferme.

Il ne fut pas de longue durée, car bientôt on entendit un léger bruit sur le toit de la maison, puis une voix forte et vibrante cria :

— Saints pères capucins, saints pères capucins, éveillez-vous, si vous dormez ! si vous ne dormez pas, priez, car voici votre repas du soir que, comme toujours, Dieu vous envoie !

Aussitôt les pèlerins tombèrent à genoux, et, joignant les mains, firent entendre un broubrou qui continua jusqu'à l'apparition d'un grand plat brillant comme de l'argent, qui, suspendu par une ficelle très-mince, paraissait descendre tout seul de la cheminée.

Du moins, ce fut ce que crurent les époux Lorgeret, qui, curieusement penchés en avant, regardaient au travers des jours de la coulisse en bois de leur lit.

— Bonté divine, mon homme, sens-tu la bonne odeur de ces mets!... regarde donc comme ils mangent, les deux pères capucins!...

— Au lieu de penser à ce qu'ils mangent, tu ferais mieux, femme, d'écouter ce que leur dira cette voix d'en haut, car il faut espérer qu'on l'entendra encore. — Mais regarde, regarde!

Les deux pèlerins ayant achevé de manger ce qu'il y avait dans le plat, joignirent les mains, pendant que le plat remontait vers le ciel par le tuyau de la cheminée.

— Dis donc, mon homme, leur plat est au moins en argent, et c'est un fameux bonheur de manger dans de l'argent!... et puis, des ragoûts faits par des Saints et des Chérubins! Oh! Jésus! que ça doit être bon!

— Dieu de Dieu, femme, je le crois bien!

Le vieux Breton se passa la langue sur les lèvres

et se recoucha — la fermière soupira et en fit autant.

Mais le respectable couple n'eut pas le temps de se rendormir, car la voix mystérieuse retentit de nouveau.

— Saints pères capucins, la désolation est sur la terre!

Les deux capucins agenouillés s'écrièrent en nasillant :

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau, Monsieur l'Archange?

— Hélas! hélas! saints pères capucins, le Pape est mort à Rome!...

L'Archange se tut, les pèlerins s'inclinèrent avec un broubrou entremêlé de roupillements de désespoir.

La mère Lorgeret lança un vigoureux coup de coude à son époux en lui disant :

— Non-seulement le toit de notre maison est surmonté d'un archange; non-seulement nous sommes les premiers de Bretagne à savoir que monsieur le Pape est mort, mais nous savons qu'avant sa mort il habitait Rome, et nous savons tout cela, même avant le recteur de notre paroisse.

Mais je pense, ajouta-t-elle, en manière de péroraison, que, maintenant, nous ne ferions pas mal de dormir, car il doit être bien tard.

Il y avait quelques minutes que les époux Lorgeret sommeillaient, lorsque de nouveau la voix du messager céleste les réveilla subitement.

L'Archange disait :

— Saints pères capucins, Dieu vient de choisir la femme destinée à être la mère du petit pape qui succédera à celui que l'on va élire demain, et cette heureuse chrétienne, saints pères capucins, c'est la fille de cette maison ! Priez, saints pères capucins, priez, car je vais apparaître !

Les deux pèlerins se prosternèrent le front sur les cendres.

Un instant après, la porte s'ouvrit brusquement, et l'Archange entra.

Il était vêtu d'une longue robe blanche ; de larges ailes à demi déployées ornaient son céleste dos.

Il glissa sur la terre et vint s'arrêter près du lit des époux Lorgeret qui, saisis d'une crainte respectueuse, s'inclinèrent les yeux baissés.

Le serviteur du Roi du ciel leur dit :

— Vous savez l'immense bonheur que Dieu laisse tomber sur vous, mais cela ne suffit pas ; il faut que je vous indique la conduite que vous aurez à suivre

La manière de remplir la volonté de Dieu, la voici :

— Il faut que, dans un mois, Annie, votre fille, soit mariée.

— Elle le sera, Monsieur l'Archange, murmura le père Lorgeret, ... elle le sera !

Les capucins se regardèrent avec étonnement, et l'un dit à l'autre :

— Loys, est-ce que c'était comme cela qu'il devait commencer ?

— Mais non, Houanne, pas du tout ; ... je n'y comprends plus rien.

L'Archange continua :

— Souvenez-vous bien que mon divin maître veut que vous laissiez votre fille complètement libre de refuser ou d'accepter qui lui plaira pour époux, car, si vous la contraignez le moins, jamais vous n'aurez un Pape pour petit-fils.

— Je vous jure, Monsieur l'Archange, que ma

femme et moi nous laisserons Annie complètement libre d'épouser qui elle voudra, fût-ce même le fils du sacristain.

— Je suis content de vos réponses, respectable vieillard, et je vais les rapporter à Dieu, qui, je n'en doute pas, en sera satisfait.

Et l'Archange glissa sur la terre et disparut.

Les époux Lorgeret venaient de se rendormir, lorsque les deux jeunes gens encapucinés quittèrent doucement le foyer, ouvrirent la porte et s'élançèrent dehors.

Mais, au sortir de la cour, ils buttèrent contre un corps étendu à terre.

Épouvantés, ils voulurent fuir, mais un gémissement les rappela.

Tous deux se penchèrent; la lune se dégageant des nuages qui la voilaient, ils reconnurent Marc qui, bâillonné et garotté, les regardait piteusement.

Houanne et Loys restèrent un moment stupéfaits, puis ils s'empressèrent d'enlever le bandeau

qui fermait la bouche de leur camarade et les cordes qui lui liaient les jambes.

Aussitôt qu'il se sentit libre et qu'il put parler, Marc s'écria d'une voix effrayée :

— Sauvons-nous ! sauvons-nous !

Et il s'enfuit à toutes jambes.

Houanne et Loys le suivirent avec toute la rapidité que pouvaient leur permettre leurs longues robes de capucins ; puis tous trois s'arrêtèrent dans une prairie bien loin de la ferme Lorgeret.

Là, Marc leur dit :

— Que nos Saints Patrons nous protègent et s'intéressent en notre faveur, car nous avons fâché Dieu contre nous !

— Comment cela, Marc ? est-ce que c'est lui qui t'a garotté ?

— Non, Houanne, mais c'est un Ange tout blanc qui obéissait au Roi d'en haut ; car il m'a dit :

— Tremble ! malheureux ver de terre, tremble ! et prends garde de contrarier en rien la famille Lorgeret, sinon Dieu t'exterminera, toi et les deux vauriens qui t'obéissent.

— Comment, il nous a appelés vauriens ! s'écrièrent les Bretons.

— Oui; et s'il s'était contenté de cela!... mais il a fallu qu'il me ficelât et m'entourât de cordes comme une charretée de foin, et puis il a emporté notre plat de fer-blanc, après quoi il a disparu.

— Pauvre Marc! et nous qui croyions que c'était lui qui nous parlait du haut de la cheminée!

— Comment! est-ce que l'ange a été sur la maison?

— Oui, Marc, oui, et le cher corps a dit tout ce que tu devais dire, excepté à la fin, qui a été bien différente de celle que je comptais donner à l'aventure.

— Tais-toi, Houanne, tais-toi, car si l'Archange nous entendait, cela finirait mal; et Loys regardait autour de lui.

— C'est aussi mon idée, répondit Marc; croyez-moi, retirons-nous chacun de notre côté, et surtout ne nous mêlons plus des affaires de la pénéresse Annie; et, pour nous consoler d'avoir été attrapés tous les trois par une jeune fille, rappelons-nous que les anges lui prêtent leur esprit, les fleurs leur beauté, les lutins leur malice.

Alors nous reprendrons courage, et nous chercherons une femme qui ne soit que femme; car,

après tout, nous ne sommes que des hommes, au lieu qu'Annie..... ma foi, tenez, Annie..... on ne sait pas bien ce qu'elle est.

.



Dix mois après la scène que nous venons de rapporter, Annie, la jolie Bretonne, devenue la femme de l'heureux Archange, ou, ce qui est tout un, de Léon, le fils du notaire, payait son tribut à la nature.

Elle était mère!...

Oh! Jésus! comme le vieux Lorgeret monta vite l'escalier et se précipita dans l'appartement où sa femme tenait l'enfant.

Il arrivait, haletant, ému, le chapeau bas, la bouche ouverte...

Déjà ces mots : le petit Pape a-t-il des coliques? montaient à ses lèvres;... mais tout à coup

il pâlit, chancela, et, se laissant choir sur un siège, il s'écria, de la voix que prendrait un saint de pierre s'il pouvait crier :

— Le petit Pape! le petit Pape!... mais c'est... c'est une fille!...

Le jeune époux fut ému de son désespoir, c'est pourquoi il lui dit avec amitié, en lui serrant la main :

— Allons, mon bon père, vous n'êtes pas raisonnable; car, enfin, l'Archange vous a promis un Pape pour petit-fils, mais il ne vous a pas dit que ce serait le premier-né plutôt qu'un autre!

— Tu as raison, Léon, bien raison; oui, c'est vrai, l'Archange n'a pas dit que ce serait l'ainé... Tiens, femme, donne-moi cette pauvre petite, que je la baise.

Et le candide et bon vieillard embrassa tendrement l'enfant d'Annie, puis il alla donner des caresses et de douces paroles à la jeune mère, qui le pria de vouloir bien être le parrain de sa fille, afin de lui porter bonheur.

Le vieux Breton accepta avec joie, à la condition cependant qu'il nommerait aussi le petit Pape,

et, satisfait de la réponse, il quitta la chambre d'Annie en murmurant :

— Peut-être sera-ce le second, peut-être le troisième?...ce qu'il y a de sûr, c'est que, tôt ou tard, il nous arrivera; car, enfin, celui qui me l'a annoncé est plus qu'un Ange,... c'est un Archange... Comment se tromperait-il?...

FIN DE ARCHANGE ET CAPUCINS.